

L'Écho de Saïda numéro 141

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 38^e année - Septembre 2017





Les vacances sont finies et avec l'arrivée de l'automne, c'est l'heure de la rentrée scolaire mais aussi le début des vendanges (bien qu'elles aient commencé beaucoup plus tôt cette année dans certaines régions), des semailles, de la chasse, de la reprise des activités sportives et culturelles, ...

Toutes ces manifestations et actions étaient également bien présentes chez nous, dans les hauts plateaux. Tout a été dit, écrit, décrit, commenté sur ces sujets de saison dans notre Écho qui fête sa trente neuvième rentrée et il est difficile de continuer à les traiter sans se répéter.

Aussi après l'intermède réservé au compte rendu de notre dernier rassemblement, nous reprenons dans ce numéro, des textes dans lesquels des lecteurs nous font revivre des souvenirs de « là-bas ». Certains nous racontent une journée particulière : la chasse aux gangas ou un événement particulier : la course

cycliste ; d'autres nous remémorent un lieu : la Redoute, les Eaux Chaudes, le quartier, ... ou un objet : le martinet, le stack, ... Le thème est vaste et chacun de nous est en mesure d'écrire ce genre de récits et ainsi collaborer à l'objectif de l'équipe de rédaction qui, à travers l'Écho, essaie de vous raconter la vie, l'histoire, les us et coutumes de notre cité et ses habitants. Alors pourquoi ne pas profiter de l'arrivée de l'automne et de ses soirées fraîches pour, au coin du feu, vous mettre à l'écriture et nous faire partager vos souvenirs et témoignages.

Prenez exemple sur les quelques adhérents, peu nombreux cependant au regard du nombre d'abonnés, qui continuent à nous soutenir par l'envoi de textes et récits.

« Se souvenir et transmettre » telle est la mission qui nous a été confiée et pour la mener à bien, nous avons besoin de vous. Durant cette saison, sera célébrée la Toussaint, suivie de la Fête des Morts. Lors de ces cérémonies, ayons une pensée pour tous nos défunts restés là-bas, parents ou amis de toutes confessions.

Alain.

Infos Cimetière

Au cours de l'Assemblée générale du mois de juin dernier, j'avais informé les participants que je devais me rendre à Saïda dans le cadre d'une mission organisée par le Collectif de Sauvegarde des Cimetières d'Oranie (CSCO). Ce voyage s'est déroulé du 26 juin au 3 juillet 2017 et la journée du 29 juin a été consacrée à la rencontre avec les autorités locales et à la visite du cimetière catholique de Saïda. Rappelons que ce déplacement faisait suite aux nombreuses dégradations constatées par des membres du CSCO lors d'un voyage précédent (cf infos parus sur les échos 136 et 140). J'ai pu constater que certains travaux avaient été effectués et notamment la réfection en grande partie des murs d'enceinte, le ramassage des ordures, la fermeture de certains caveaux, le ramassage et le rangement des caisses contenant les ossements des sépultures dans l'ossuaire, la fermeture de cet ossuaire. Il y a malheureusement encore du travail à faire : découper et enlever deux gros arbres qui se sont abattus sur des tombes dans la partie gauche en entrant dans le cimetière, assurer

l'étanchéité de l'ossuaire des regroupements, la fermeture de caveaux, le débroussaillage de nombreuses allées.

Concernant les entrevues avec les autorités, elles ont été courtoises. Ils nous ont écoutés, mais cela suffira-t-il ?

En effet, les personnes avec qui nous avons rendez-vous (le maire et le responsable des services techniques de la ville) n'occupaient plus leur poste, destitués et mutés. Ceux qui nous ont reçus nous ont fait la promesse de s'atteler aux travaux restants à faire durant l'été ; mais nous avons appris quelques jours après notre retour qu'ils avaient été eux-mêmes remplacés. Pour une courte durée puisque de nouvelles élections des Assemblées populaires communales auront lieu le 23 novembre prochain.

Nous avons eu également une entrevue avec le Consul général de France à Oran qui était intervenu sur le dossier de Saïda, à la suite des profanations. Mais là encore, il faudra repartir de zéro, puisque lui aussi a été remplacé le 1er septembre ! En conclusion, la route va être longue pour aboutir au projet de réhabilitation de notre cimetière, mais le CSCO a bien l'intention d'y parvenir.

Pour contacter l'Amicale des Saïdéens :

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations...

Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

Amicale des Saïdéens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94 - Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président...

Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

Amicale des Saïdéens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38 - Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda, 3 rue des Aphyllanthes - 34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55 - Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaïda@gmail.com

COTISATIONS

Vous avez entre les mains notre Écho n° 141 alors que vous n'êtes, peut-être, pas à jour de votre cotisation.

Si c'est le cas, nous vous invitons à régulariser cette situation dans les meilleurs délais. N'attendez pas de recevoir notre lettre de rappel dans les prochaines semaines.

Vous ne savez pas si vous êtes à jour, rien de plus simple : un coup de fil ou un message à la trésorière qui se fera un plaisir de vous renseigner.

Pour continuer à recevoir votre Écho de Saïda, envoyez dès aujourd'hui votre cotisation. à l'adresse suivante :

Amicale des Saïdéens
1 Impasse Samson
31500 Toulouse.

Encore une fois, merci de votre fidélité et de votre aide indispensables au bon fonctionnement de votre Amicale.

Cotisation 2017 : 20 €
Soutien à volonté

La statue du Sacré-Coeur

par Lise Petit-Blein - 73630 La Compôte.



Jarsy est une commune française de la région Auvergne-Rhône-Alpes, située dans le département de la Savoie, au cœur du massif montagneux des Bauges.

Dans cette commune se trouve la chapelle Saint Michel, dite de La Lézine, fondée le 24 septembre 1665 par le révérend Benoît Burgod, curé de Jarsy. En très mauvais état au début du XIXe siècle, elle est restaurée en 1821.

Délaissée au début du XXe siècle, la chapelle est condamnée à l'abandon définitif par sa désacralisation le 4 juin 1924 par Monseigneur Castellan.



En 1997, une équipe de bénévoles réalise un débroussaillage des vestiges de la chapelle et un tri des pierres, soigneusement conservées dans l'hypothèse d'une restauration future.

Le 1er octobre 2012, l'association «Chapelle de la Lézine» est créée avec pour but de restaurer la chapelle. Les maçonneries sont remontées avec les pierres du site. Une nouvelle charpente est réalisée avec un toit à deux pans et deux

croupes conformément aux chapelles savoyardes du XVIIe siècle et à un cliché de Léon Aymonier conservé au Musée savoisien.

Afin de terminer cette restauration, l'association, grâce à un appel à souscription, fait couler une cloche traditionnelle par la fonderie Paccard de Sevrier, qui sera baptisée le 02 avril 2016.

C'est dans cette chapelle que va se retrouver la statue du Sacré-Coeur de Saïda.

En effet, elle était dans notre église Sainte Jeanne d'Arc depuis qu'une famille de la paroisse en avait fait don. Sa bénédiction a eu lieu le 26 novembre 1914, en même temps que la consécration des reliques enfermées dans la table d'autel (Saints martyrs Félix, Lucius, Alinus). Le 26 mars 1916, la paroisse entière se consacrait au Sacré-Coeur de Jésus pour être protégée et obtenir le succès des armées françaises et la paix*.

En 1962, lors de l'indépendance de notre pays, le curé Escolano demandait aux paroissiens de sauver les statues pour éviter leur destruction. Quelques unes ont pu être rapatriées, d'autres ont été mises en sécurité (voir Echo N° 125 de septembre 2013).

La statue du Sacré-Coeur a été ramenée par mes parents, Mme et M Blein, en 1964 lors de notre arrivée en Métropole. Aujourd'hui, elle retrouve un lieu approprié dans la petite chapelle, en Savoie, lieu dit « La Lézine », à Jarsy-en Bauges, à des milliers de km de Saïda. Cette chapelle a été consacrée le 14 août 2016 et six cents personnes ont participé à son inauguration.

Une messe a été célébrée le 20 août 2017 par Monseigneur Ballot, évêque de Savoie.



*Source : Eglises d'oranie 1830-1962

NDLR : Amis saïdéens et particulièrement les adeptes de la randonnée, si vous passez dans ce magnifique massif des Bauges, ne manquez de faire une visite à notre statue du Sacré-Coeur.

Ah, les gangas, vous connaissez ?

par Serge Pélégrin.

Les Gangas sont à Bouktoub (200 km de Bou-Rached environ) et même au Kreider » me dit un des ouvriers qui travaillait à la ferme.

« Ah, bon tu es sûr ? »

* Oui-oui-oui, il y a déjà un nuage, peut-être même deux différents. Il y a quatre ans qu'elles ne sont pas venues chez nous »



Les Gangas sont des oiseaux sauvages, comme de gros pigeons, qui migrent du Sud vers la Méditerranée en formant des nuages. Ils sont des dizaines de milliers à la recherche de points d'eau à la saison

très sèche, comme cette année. C'est pour moi, un souvenir marquant de ma jeunesse.

De retour à la maison, je téléphone à mon père qui était à Saïda pour le prévenir et lui demander conseil afin d'organiser la chasse car c'est seulement la deuxième fois que je suis confronté à ce phénomène.

Il me répond : * *Premièrement, bien surveiller l'horizon. Ensuite creuser un trou de un mètre sur soixante cm de profondeur près de notre source, en plein champ, dans lequel nous nous cacherons pour attendre leur arrivée. Prendre une tôle que tu poseras en équilibre à l'horizontal sur deux pierres de façon à permettre la vue sur la source et les environs, puis de la paille sur la tôle et autour pour la camoufler.*

Deuxièmement, tu réduiras le débit de la source à un seul filet que tu diviseras en trois ou quatre, quelques mètres plus loin comme la dernière fois et tu éparpilleras un peu de paille sur les filets d'eau, de façon à ce que les gangas puissent se poser pour boire ».

Le terrain étant prêt, je vais préparer le nécessaire pour confectionner les six cartouches dont nous aurons besoin : trois pour chacun. Petits plombs dans un sac et de la « bourre » allégée pour faciliter l'éparpillement des plombs à brève distance (douze à quinze mètres entre la cache et le terrain préparé), sans oublier deux double calibres douze, dont nous disposons. Tout est prêt quand mon père revient à la ferme. Nous nous armons de patience et guettons le nuage de gangas à l'horizon plein sud. Deux jours après, le premier nuage apparaît au loin, à trois km de distance. Une petite escadrille d'environ quinze volatiles se détache et tourne en longs cercles concentriques en se rapprochant de la source. A ce moment-là, nous rentrons dans notre trou pour observer sans bouger. De cette escadrille se détachent en se rapprochant de plus en plus deux à trois gangas qui tentent de se poser, repartent et reviennent plusieurs fois pour finir par se poser et boire, puis ils rejoignent leurs congénères qui continuent à tourner autour de la source pendant quinze à vingt minutes. Puis par paquets de cinq ou six, ils se reposent, se désaltèrent, repartent et ainsi de suite jusqu'à ce que tous aient bu. Puis l'escadrille rejoint le nuage qui tourne en se rapprochant dans

un léger bruissement d'aile. Ce sont des dizaines de milliers d'oiseaux, qui en vol serré, obstruent le ciel, arrivent, piaillent et en quelques minutes s'abattent pratiquement d'un seul bloc sur la source.



C'est à cet instant que nous intervenons en tirant une cartouche au raz de l'eau, la deuxième à un mètre au-dessus du niveau de l'eau, et la troisième, quelques secondes après, un peu plus haut. Et nous rechargeons le fusil très vite. Le vol s'éloigne pour se reformer et disparaît de notre vue. Nous sortons alors doucement avec nos sacs pour récupérer « le carnage ».

Nous en comptons plus de six cent cinquante ! Nous les rapportons à la ferme, les étalons sur le ciment pour qu'ils sèchent au soleil pendant une demi-heure à trois quart d'heure. Nous les retournons et les laissons dehors gardés par les chiens et le garde, toute la nuit. Nous contactons par téléphone les connaissances de Saïda que nous savons intéressées par les gangas que nous livrerons le lendemain par paquets de dix à vingt. Ces personnes ont-elles même des contacts qui



attendent avec gourmandise la livraison. Le surlendemain de cette chasse mémorable, un autre nuage aussi important s'est présenté, ce qui est exceptionnel. Et nous avons réitéré notre exploit : près de huit cents gangas ramassés.

Cela se passait en 1947, à Oued Falett aux Maâlifs, à sept km de Bou-Rached dans notre ferme (Joseph Pélégrin) : j'avais 21 ans et je n'ai plus eu l'occasion de revoir, ni participer à ce phénomène.



La rose et le chardon par Guy Lignères.



Une rose aux pétales de velours,
Habillée d'un parfum subtil,
Au printemps avait vu le jour
Au beau milieu du champ d'avril

Epineux et tout ébouriffé,
Un jeune chardon morose
Resta admiratif, époustouffé
Devant la beauté de cette rose.

Elle se faisait bouton d'amour,
Pour ce voyou de la nature
Qui depuis des jours et des jours
N'avait vu si belle parure.

Il hérissa en plein soleil,
Fit des parades puis des fêtes.
Pour qu'elle lui restât une merveille,
Il en aurait perdu la tête.

Rose, épine de ta vie
Plantée dans mon cœur,
Rose, Rose ma mie,
La douleur m'est douceur.

Ce fut le grand coup de foudre,
Me rapporta un chardonnet.
La rose devint rouge pourpre
Des fleurs en gardent le secret.

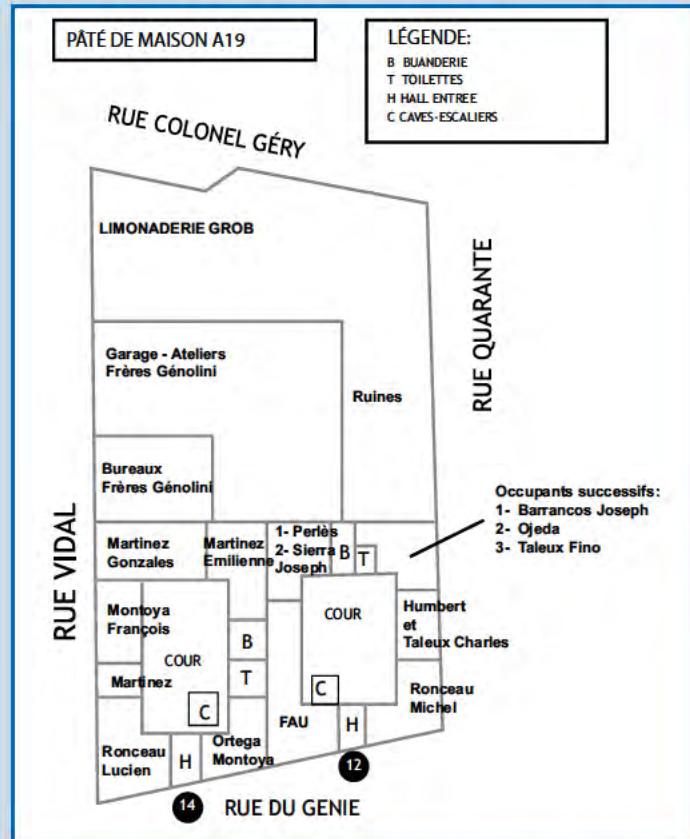
Elle ouvrit large ses pétales
Le chardon devint « âme câline »
Et depuis, ma foi, ce fut fatal
Rose et amour ont des épines.

Tous amants et amantes dignes
De l'amour, et en son nom,
Faut qu'ils s'aiment et s'égratignent
Comme la rose et le chardon.

Amour, poésie limpide
Chant d'une rivière
Dans un désert aride ;
Amour, fleur que l'on espère.

Mon Quartier, par Alice Ronceau-Polydore

Suite de l'article paru sur l'Echo n° 139 (A19)



Le pâté de maison suivant, limité par les rues de Géryville, Quarante, du Génie et Vidal référencé A19 (voir Echo 129), était celui où j'habitais. Tout le long de la rue du Génie, du côté pair, deux grandes cours se jouxtaient. Chacune d'elles, s'ouvrait sur un couloir d'entrée servant aux différents appartements qui entouraient la cour centrale.

Dans le premier groupe d'habitations, situé au n° 12, la première demeure sur la droite était celle de mes parents, M. et Mme Ronceau Michel et Incarnation née Acencio, et de leurs enfants Guy, Lucie, Francine, moi-même Alice et ma petite sœur Monique. L'appartement occupait l'angle est et, juste devant, sur un large trottoir, en bordure de la rue, se dressait un important poteau électrique carré, en fer renforcé de barres entrecroisées. Il était pour les enfants du quartier notre mini Tour Eiffel sur laquelle les plus intrépides aimaient grimper pour se jucher sur le faite d'un mûrier du Japon, planté juste à côté. L'arbre était de belle taille et donnait l'été des mûres blondes, parfumées et miellées qui faisaient le régal des petits gourmands que nous étions. Cela nous obligeait aussi à très souvent balayer, brosser et arroser d'eau les dalles de pierres du trottoir où le sirop des fruits tombés, bien mûrs, collaient aux chaussures, ce qui n'était pas très agréable.

Avec les feuilles du mûrier, des enfants nourrissaient quelques vers à soie à la demande de leur institutrice pour les besoins de travaux pratiques de sciences naturelles.

L'arbre avec sa ramure imposante constituait un agréable ombrage les chauds jours d'été et, c'est volontiers, que les voisins installaient leur banc ou leur chaise dans ce coin de prédilection, en fin d'après midi, pour bavarder entre eux. Parfois aussi, avant les années de guerre d'Algérie, lorsque les murs à l'intérieur des maisons avaient trop accumulé la chaleur du soleil le jour, grands et petits sortaient après le souper, pour prendre le frais. C'était l'heure où les anciens racontaient des histoires et des légendes du pays



que les enfants écoutaient avec ravissement, lorsqu'ils ne jouaient pas à courir partout, à la désapprobation des adultes qui réprimaient alors ces petits galopins électrisés, quand parfois l'air était trop lourd ou bien orageux. L'entrée du n° 12, ouverte le jour, était close la nuit par une grosse porte en bois peint, à deux battants, et la serrure était fermée à double tour de clefs. Chaque locataire en avait un exemplaire.

Pendant les années de terrorisme, le jour fatidique du 20 mai 1957, cette entrée, si elle pouvait parler, raconterait une partie de l'aventure advenue dans ce quartier de la ville : Mon grand-père Francisco Acensio et son bon copain M. Joseph Sierra s'étaient installés sous « leur » arbre dès la fin de leur sieste, comme à l'accoutumée, vers 17 heures.

Le mois de mai étant le « mois de Marie », nous avions été, mes parents et moi ainsi que de nombreux voisins dont les familles Lucien et Ange Génolini, Charles Martinez, à la prière du rosaire, en l'église Sainte Jeanne d'Arc, située deux pâtés de maisons plus loin. Après l'office religieux, nous nous dirigions tous ensemble vers nos demeures. Il était environ 17h30. Arrivés au niveau du coin au mûrier, par leurs cris, deux policiers nous exhortaient à nous abriter : « Attention, mettez vous à l'abri, voilà les fellaghas ! mitraillettes au poing ». On entendait déjà les fusils du commando rebelle qui, tout en courant, arrosaient tout azimut et abondamment de leurs projectiles de mort les rues adjacentes de Géryville et de Quarante. Rapidement ils arrivaient dans la rue du Génie. Le temps de tirer par le bras les deux grands-pères qui résistaient, nous étions sur le pas de la porte de la cour. Ma mère, derrière moi, me poussa avec force dans le couloir où je tombais face contre terre. Mon père, derrière elle, entendit siffler une balle qui frôla sa tempe puis finit sa course dans la descente en tôle des chenaux qui recueillaient l'eau de pluie du toit. En une fraction de seconde je faillis perdre ce père que j'aimais. Sur le trottoir d'en face, M. Ange Génolini sentit un projectile frôler son dos, juste au moment où il s'engouffrait dans la maison de son frère Lucien. Un autre voisin, M. Gonzales, reçut au dessous du bras une balle qui érafla ses côtes puis ressortit par le dos, sous son omoplate. Un des policiers, M. Hernandez, fut tué ainsi que notre voisine, Mme Karsenty qui, entendant la fusillade, s'était précipitée pour fermer les volets de sa porte d'entrée, rue Quarante. Ma petite sœur Monique, avec Jean Gonzales, sa jeune sœur Thérèse et Odette Ojéda écoutaient le poste radio dans la camionnette de M. François Montoya père. Le premier policier à nous alerter, M. Navarette, voyant les enfants dans le véhicule, eut le temps de les saisir un à un et les projeter dans l'entrée du n° 14, leur sauvant la vie d'une mort probable.

Rendons hommage à ces hommes valeureux.

Dans chaque cour, les appartements situés sur le pourtour du

pâté de maisons possédaient une seconde entrée qui ouvrait directement sur la rue le long de laquelle il se trouvait.

Au n° 12, après nous, habitaient Mme Imbert avec son gendre M. Charles Taleux, qui travaillait dans l'entreprise de spiritueux de M. Grob. Bon chasseur, il avait un épagneul qu'il attachait devant sa cuisine, dans la cour. Les enfants n'approchaient pas souvent de cet endroit, les crocs menaçants dissuadèrent tout visiteur. Veuf depuis quelques années, M. Taleux avait trois enfants élevés par leur grand-mère : Marcel, Renée et Charles, surnommé « Fino », qui avait une belle voix et chantait à la chorale paroissiale. Mme Imbert avait un caractère très pointilleux et ne supportait pas les enfants très bruyants. Pendant la sieste, elle n'hésitait pas à gronder très fort les petits insupportables qui ne dormaient pas tranquillement.

L'appartement suivant se situait au second angle à droite de la cour. Il avait été occupé par la famille de M. Joseph Barrancos, préparateur dans la droguerie de M. Mas, place du marché. Mme Barrancos recevait souvent sa maman qui aimait s'affairer en cuisine pour cuire des beignets, destinés surtout aux goûters des petits : Joseph, qu'on appelait Jojo (Il périt dans un accident de voiture en allant à Arzew, en 1961), à peine plus âgé que moi, sa sœur cadette, Agnès, et le petit Jeannet né presque en même temps que ma sœur Monique. Maman, à cette époque, avait été très malade, contaminée par un parasite, transmis par un chien, qui lui avait formé un abcès purulent dans le foie. Elle dû être opérée. Les antibiotiques injectés étaient néfastes à l'allaitement, son lait s'était tari. La voisine, Mme Barrancos, proposa de partager les tétées entre les deux bébés qui de ce fait devinrent « frères de lait ». Quelques années après M. Joseph Barrancos se présenta aux fonctions municipales d'un petit village, nommé Balloul, au sud du département de Saïda. Il quitta cette maison. C'est une de ses parentes qui vint l'occuper avec sa famille. Le mari, M. Manuel Ojéda, avait été employé agricole. Ce couple avait huit enfants. L'aîné, Marcel, était un jeune homme timide qui rougissait souvent ; son cadet s'appelait Claude, puis la benjamine Angèle, puis Manuel qui avait des cheveux aux reflets roux, il était

le plus déluré des garçons, blasé, tout le monde l'appelait Manolo. Ensuite arrivait la timide Renée aux jolis yeux verts, puis le petit Antoine qui, lui, avait un regard pétillant et rieur. Suivait Claudette aux cheveux bruns avec de larges boucles, enfin le dernier bébé de la famille, la petite Marie-José. Lorsque celle-ci commença à parler et qu'on lui demandait son prénom, elle répondait « Gogué », surnom qui lui fût désormais attribué. Cette petite fille, je me souviens, avant de marcher avait une façon de se déplacer, assise sur son séant elle poussait avec son bras, soulevant ses petites fesses pour avancer. Elle était blonde et toute mignonne. La famille Ojéda n'occupait pas très longtemps les lieux. Le père, malade fut opéré de la gorge. Il avait partiellement les cordes vocales abîmées, de sorte qu'il parlait



De gauche à droite, Christian Duran, sa sœur Bernadette qui tient son petit frère Pierre et, en tenue de scout, Jeannet Barrancos.

Devant avec le tablier à carreaux, Georgy Vasseur, fils de Marie-Rose (née Navarro) et Georges (†).

d'une voix très éraillée.

Les nouveaux occupants n'étaient autres que Fino Taleux lorsqu'il eut épousé Reine Pélégri. Ils avaient une petite fille infirme nommée Angéline dont l'espérance de vie était restreinte. C'était un crève cœur pour sa maman aimante et attentionnée qui refusait, tout d'abord, d'avoir un autre enfant, puis elle finit par accepter les conseils des médecins. Le couple fut parents d'un petit garçon, un peu avant notre départ vers l'hexagone. Ce petit était tout à fait normal, il leur avait remis un peu de baume au cœur.

Sur le troisième côté de la cour, juste en face du couloir d'entrée, il y avait deux cabines de WC à la turque, parties communes des occupants du n° 12. Venait ensuite une belle et grande buanderie dotée d'un bassin maçonné avec robinet d'eau courante ; après le bassin suivait une longue étagère contre le mur, à quelques 50cm du sol, formée de madriers où l'on pouvait poser bassines et seaux.

Contre le mur du fond de cette pièce, un foyer surmonté d'une bouilloire énorme en métal, ronde avec couvercle, le tout noirci par la fumée des feux qui avaient servi à faire chauffer l'eau des lessives. Au sol, de grands carreaux de faïence grise



avec au centre une bonde de sol ronde, en fonte, pour l'évacuation de l'eau renversée malencontreusement. Il avait été convenu d'un jour différent de la semaine pour la lessive de chaque famille. L'étendage se faisait sur des fils de métal fixés sur les murs, d'un bout à l'autre, dans tout l'espace de la cour, tous dans le même sens.

A la période estivale, la buanderie nous servait de salle de douche. Sur la toiture avait été entreposé un réservoir d'eau



Alice Ronceau et Renée Ojéda

en zinc qui, avec le soleil en été chauffait l'eau qu'il contenait. C'était les premiers arrivés qui bénéficiaient d'une eau bien chaude pour se doucher. Lorsque nous refermions les portes pour occuper cette salle, nous occultions la partie vitrée par un épais rideau gris. C'est souvent que maman nous installait, ma petite sœur et moi, dans un grand baquet en bois, rempli d'eau chaude, lavette végétale en main, le fameux « stropajo », enduite de savon de marseille. Elle nous frottait le corps et nous ressortions, sentant bon le savon, propres comme des sous neufs.

L'appartement suivant était occupé par la famille Perles : le père, son épouse, née Isabelle Sierra, et leur trois enfants, Yacinthe, Guy et Yves. Les deux plus



Agnès Barrancos, Antoinette Montoya, Alice Ronceau, Daniel Gomez

jeunes étaient mes compagnons de jeux. Avec Yves, nous avions à peu près le même âge et nous allions tous les deux en maternelle à l'école Felix Faure. Pendant la récréation, lui très timide ne voulait pas me lâcher la main. Il me retenait assise sur les marches devant la salle de classe, m'empêchant du même coup d'aller jouer à la marelle avec mes copines.

M. Perles était propriétaire d'un café-bar rue du sergent Bobillot. Il y servait à l'heure de l'apéritif des kémias. Dans notre cour, de temps en temps, il installait devant l'entrée de sa demeure une grande cage grillagée, aux mailles serrées, remplie d'escargots qu'il laissait jeûner avant de les cuisiner. Leur préparation dans une bassine d'eau vinaigrée, changée plusieurs fois, où ils étaient brassés et rebrassés avec ce son si particulier des coquilles qui s'entrechoquent en une lancinante mélodie, faisait présager une délicate gourmandise de chez nous qui nous mettait l'eau à la bouche en y pensant.

Le couple Perles avait par la suite acquis une parcelle de terrain à bâtir, un peu plus haut dans la rue Quarante. Ils y firent construire leur maison. Ils laissèrent ainsi l'appartement rue du Génie aux parents de l'épouse : Mme et M. Sierra et leur fils Maurice, policier, qui se maria sur le tard.

La dernière habitation, placée tout le long du quatrième plan du quadrilatère formé par la cour, rejoignait le couloir de l'entrée. C'était le logement de Mme Fau, notre voisine, qui avait l'esprit vif et subtil. Elle avait toujours la répartie moqueuse et plaisante qui nous faisait rire, avec des expressions bien à elle. Son maître mot pour nous appeler était de nous dire « jaléosas » (faiseuse de raffut). Je crois bien que je me suis formée selon son modèle de bonne humeur pleine d'une légèreté malicieuse.

Mme Fau, femme plantureuse, était veuve depuis la seconde guerre mondiale (39/45). Son mari, aux dire de maman qui l'avait connu, était un homme distingué avec une pipe qu'il tenait d'une main le plus souvent à la bouche. J'avais ouï dire qu'il était aviateur. Son zinc avait été abattu sur le front guerrier. Il laissait par sa disparition une épouse et une petite fille. Cette dernière, une fois adulte épousa un marin du nom de M. Vincent qui l'emmena au Maroc où il avait son port d'attache. Elle s'appelait, je crois, Charlotte. De temps en temps, elle venait chez sa mère, pour quelques jours de vacances, avec son petit garçon, Richard, que sa mamie appelait affectueusement Richou.

J'aimais beaucoup Mme Vincent. J'avais eu maintes fois, lorsque j'avais atteint l'adolescence, de longues conversations philosophiques sur les théories de Jean-Jacques Rousseau, Blaise Pascal, Sigmund Freud etc....

Après avoir évoqué la commune de Nazereg-Fli-nois dans le N° 139, nous poursuivons notre chemin pour arriver sur un lieu bien connu des Saïdéens, mais sont-ils si nombreux à l'avoir pratiqué ? Il s'agit des Eaux-Chaudes, la station thermale de Saïda appelé aujourd'hui Hammam Rabbi.



Voici ce qu'en disait Benjamin Rueff, lorsqu'il relatait ses aventures de soldat au cours de l'implantation d'un poste militaire avancé à Saïda en 1844

(cf. l'article « la fondation de Saïda », écho n° 137).

Au Nord de Saïda, à droite de la route de Mascara, à une distance d'une lieue du camp, se trouve une source d'eau chaude à laquelle les Arabes attribuent des propriétés merveilleuses. Ils l'ont placée sous l'invocation d'un saint marabout, Sidi-Ali, dont le nom est vénéré de tous les bons croyants. C'est que Sidi-Ali n'était pas seulement un pieux Thaleb, il était habile dans l'art de guérir, et plus d'un Arabe a dû son salut à l'adresse avec laquelle il enlevait les balles. Sidi-Ali, comme me l'a raconté un vieux Khodja qui avait été son élève, avait des amulettes infailibles qui guérissaient les fièvres les plus graves ; il saignait l'artère temporale; il possédait une herbe (c'était des feuilles de *Datura stramonium*) que le malade mettait dans sa chéchia ou calotte servant de coiffure, et l'application



Entrée des Bains

de ces feuilles sur le crâne fraîchement rasé, enlevait au bout de vingt-quatre heures la céphalgie la plus violente et mettait fin aux accès de fièvre. Sidi-Ali posait des ventouses avec des bouts de cornes, comme au temps d'Ambroise Paré. Il en couvrait l'abdomen des malades qui avaient des engorgements chroniques, suite de fièvres intermittentes. Sidi-Ali possédait aussi de merveilleux secrets, des paroles cabalistiques qui faisaient connaître les joies de la maternité aux femmes stériles. Je crois que ce qu'il y a de plus vrai dans toutes ces cures que le Khodja me racontait avec complaisance, c'est que Sidi-Ali faisait baigner ses dévots clients dans la source chaude qu'il avait découverte, un bain qui devait avoir des résultats magnifiques, médicalement parlant. Aussi, tant qu'a vécu ce saint personnage, les pèlerins affluaient en masse à la source de Saïda, et des cadeaux consistant en œufs, beurre, tapis et burnous attestaient de la reconnaissance de sa clientèle. La source était d'ailleurs parfaitement située, dans un pays charmant, au milieu d'une riante forêt. Des trembles l'entouraient de tous côtés et lui donnaient de l'ombrage. Le fond

du bain était de sable fin, par lequel l'eau jaillissait en se filtrant.

Souvenirs de Saïdéens

Les eaux chaudes, autrefois également connues sous le nom d'Hammam Ould Khaled, sont situées à moins de quinze km de Saïda, à proximité de la route qui conduit jusqu'à Oran, et à deux km de la « station » de Nazereg, ou plus exactement de l'arrêt du chemin de fer d'Arzew à Ain Séfra, car il n'y avait pas de bâtiment mais simplement une halte avec un terre plein et un quai. Le village, créé en 1874, devient une station thermale réputée, car ses eaux guérissaient les rhumatismes et favorisaient la circulation sanguine. Il y avait à proximité un volcan éteint que l'on voyait très bien. Les sources sont, paraît-il, nombreuses. Elles viennent sourdre au fond d'un vaste bassin circulaire de 30 m de diamètre qui est, dit-on, très profond. Pour accueillir les clients, un bâtiment a été construit comprenant des cabines individuelles, les unes destinées au bain, les autres au repos. A proximité des thermes, quelques points d'eau chaude entourés de lauriers



roses faisaient le bonheur des enfants autochtones. Les eaux chaudes faisaient partie des lieux fréquentés par les habitants du voisinage (Fermes Guindos, Cocheteux....) et bien entendu par de nombreux Saïdéens pour soigner leurs maux. Certains se souviennent encore, lorsqu'enfants ils s'y rendaient avec leurs parents, de l'eau bienfaisante qui réchauffait, parfois trop chaude sous la douche, de l'odeur forte de soufre qui pouvait incommoder. Quelques uns sont même retournés après l'indépendance. Modernisée en 1974, la station thermale est devenue une destination touristique connue de nos jours sous le nom de Hammam Rabbi. Elle dispose d'un hammam composé de bassins d'eau individuels, pour hommes et femmes, et de bains collectifs. Un espace est réservé aux soins médicaux. Les eaux riches arrivent sous pression à une température moyenne de 40° et un débit moyen de 8 l/s sont riches en sulfate aux vertus thérapeutiques. Elles traitent les affections en : dermatologie, douleurs rhumatismales aiguës, articulaires, fièvres anémiques, affections cutanées et respiratoire.

Texte rédigé à partir des documents et messages de plusieurs intervenants sur le forum « Saïda et Nostalgie »



Souvenir d'une course cycliste.

Par Ginès Garcia

Comme beaucoup de nos compatriotes, vous êtes sûrement passionnés par les courses cyclistes qui se déroulent durant l'été (Giro pour l'Italie, France, Vuelta pour l'Espagne, ...). Notre ami Ginès Garcia nous conte une course à laquelle il a participé dans sa jeunesse.



De gauche à droite : Jean-Pierre Second, Jean-Claude Amoyal, Ginès Garcia, Périnetti, Max Jobert, Loulou Second, Michel Diaz, Even.

L'organisation était assurée par Jean-Pierre Second, Directeur de course et contrôleur assisté par Jean-Claude Amoyal.

Il y avait six coureurs au départ.

1ère étape : Ferme Jobert - Route de Tircine - Balloul - Ferme Cazorla Martin et retour à la ferme Jobert.

Après ce premier parcours sur un terrain pierreux et difficile et qui servait de prologue à cette sortie, arrêt casse-croûte chez Max au cours duquel commencent de grandes discussions pour la désignation des coureurs. En effet, chaque coureur devait prendre le nom d'un coureur professionnel du Tour de France qui allait démarrer quelques semaines plus tard : Bartali, Bobet, Coppi, Koblet, Kübler, ...

2ème étape : Ferme Jobert - Les Eaux Chaudes.

Aucours de cette étape, un deuxième arrêt à la ferme de mon grand-père Jean Guindos où l'on récupère un septième coureur, mon cousin Jean-Michel. Les esprits continuent de s'échauffer car arrive la grande côte à la sortie des Eaux Chaudes, avec la maison cantonnière à son sommet.

3ème étape : Les Eaux Chaudes - Saïda.

La première côte fait une victime. Mon cousin Jean-Michel, asphyxié par le rythme, jette son vélo dans le fossé et attend le camion balai (en fait un camion transportant des pastèques!).

Cette côte, notre Tourmalet, est terrible et fait des dégâts. On la monte en "danseuse" sur grands pignons, la bouche ouverte et la langue dehors.

Bobet (moi-même) passe en tête, suivi de Coppi (Michel Diaz), puis Bartali (Loulou Second) encouragé par son frère Jean-Pierre.

La course commence à se décanter et le plus costaud, le plus coriace est Michel Diaz (dit Coppi) dont il faut se méfier.

Loulou (dit Bartali), malgré son entraînement au tennis

n'a pas tenu le choc. Les bras et les jambes sont deux choses ... différentes !

Afin de me défaire de Michel, un vrai dur à cuire, je place une première accélération à laquelle il répond facilement. J'attends une deuxième côte qui se profile avant l'entrée dans Nazereg, devant une ferme que mon oncle Joseph Guindos louait à une demoiselle, pour effectuer un démarrage auquel Michel ne peut répondre.

Je traverse Nazereg et la place du village où se déroulait la fête annuelle. Je fonce et après un tournant et la route bordée de grands platanes, j'aperçois la plaque « Saïda », arrivée de la course, près de laquelle se trouvent Amoyal et Jean-Pierre.

J'arrive en tête, comme Bobet qui gagnait le Tour de France, et toujours à mes trousses ce diable de Fausto (Michel Diaz).

Jean-Pierre est désolé de voir que son frère Loulou, n'avait même pas terminé « second ».

Mon cousin Jean-Michel est là pour soutenir la famille. Puis le gros du peloton arrive ...

C'est la gloire sur l'avenue de Nazereg devenu le temps d'un instant l'avenue des Champs Élysées.

Cette belle histoire du Tour de France à Saïda en 1955 préparait notre vrai Tour de France en 1962, mais fera revivre à un groupe d'amis, un grand moment de Saïda ... l'Heureuse ...



ndlr : Bien entendu , les vélos des participants étaient vérifiés par Séghier !

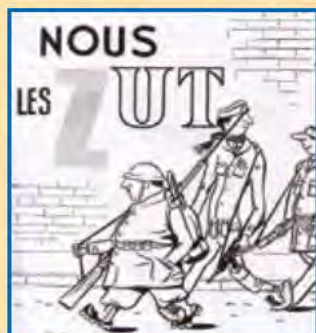
Les Unités Territoriales

A lors que divers et nombreux articles ont paru dans notre journal sur la Légion Étrangère, les Commandos Georges, Cobra et Maurice, le 8ème Régiment d'Infanterie Motorisé, mais aussi les Groupes Mobiles de Police Rurale (GMPR) devenus les Groupes Mobiles de Sécurité (GMS), les Sections Administratives Spécialisées (SAS), pas un mot (ou très peu) sur les Unités Territoriales (U.T.). Grâce à quelques photographies parues sur le Forum commentées par certains adhérents, l'occasion nous est donnée d'en parler. Merci à eux d'avoir réparé cet oubli.

C'est le Maréchal Clauzel qui eut l'idée, au début de la conquête de l'Algérie (1830), de créer les milices africaines avec la population civile d'Alger pour défendre la ville lorsqu'elle serait menacée. Elles furent dissoutes dès la pacification obtenue. A partir de 1955, pour faire face « aux événements », Guy Mollet envoya le contingent et, pour libérer les forces de l'ordre de leur mission passive mais aussi pour rassurer la population, Robert Lacoste réinventa les milices africaines sous le nom d'Unités Territoriales (U.T.). Elles étaient, au départ, formées par la population masculine européenne en âge de porter les armes et n'ayant pas dépassé 48 ans, puis des français musulmans furent incorporés à partir du 13 mai 1958, essentiellement dans la région d'Alger et plus particulièrement dans la Casbah où fut créé le 20ème bataillon d'U.T. qui compta jusqu'à mille deux cents hommes. Ces réservistes étaient mobilisés en permanence et appelés à fournir un service actif en moyenne de 2 jours par semaine. Dotés le plus souvent de matériel périmé et inadapté, ils étaient regroupés dans des unités proches de leur domicile. Leurs missions, facilitées par la compréhension et la sympathie de la population dont ils sont issus, comportaient des quadrillages de la ville, surveillances et contrôles de lieux publics, patrouilles de jour et de nuit...

Dans son ouvrage « Les unités territoriales en Algérie de 1950 à 1960 » Philippe Lamarque écrit : « les UT ont constitué une riposte originale, totalement méconnue, d'une ampleur insoupçonnée, soutenue par l'opinion publique d'Algérie, avec ses qualités et ses défauts, mais aussi avec son incontestable efficacité. »

En janvier 1960, les U.T., ayant pris part à l'insurrection de la semaine des barricades, furent dissoutes sur ordre de l'Elysée.



Si les U.T. n'ont pas enregistré des faits d'armes exceptionnels, comme c'est parfois le cas pendant la guerre, ils ont toujours été néanmoins magnifiques de sang-froid et de courage. Certains ont payé de leur sang, de leurs souffrances et même de leur vie, le maintien de l'ordre dans le pays. En attendant les secours officiels freinés par des délais administratifs inévitables, des familles se sont trouvées sans ressources immédiates. C'est ainsi qu'est née l'idée chez certains d'entre eux de composer un recueil U.T. dont le produit de la vente permettait de venir en aide à ces familles dans la peine. La réalisation de l'ouvrage a été confiée au brigadier Serge Durrieux, journaliste oranais qui avec l'aide des dessinateurs Maurice Benz et William Tapia, ont décidé de ne retenir que l'aspect gai et amusant des U.T.

D'où les dessins humoristiques recueillis, il y a quelques années, par notre ami Jacques Nouchy pour la rédaction de l'Écho.



- Ils sont trop petits, mon capitaine.
- Allons, pas de mauvais esprit. Ils sont tous de la même peinture.
Vos camarades y passent, pourquoi pas vous ?



Eh ! mon lieutenant, ma femme m'a dit : puisque tu y es de garde, qui mieux que toi pour garder les gosses !



Je te jure, Bobonne, que j'étais de garde cette nuit !



L'emploi du détecteur de mines est recommandé !

Les saïdéens dans les U.T.



Les saïdéens incorporés dans les U.T. avaient pour la plupart participé à la guerre 1939-1945. Une grande partie de la population masculine fut concernée par ce service, quelle que soit son statut ou son métier. A tour de rôle pendant la semaine, ces réservistes abandonnaient chaque fois leur travail d'ouvrier, commerçant, artisan, enseignant, patron....pendant leur activité militaire. *«Je me souviens aussi que mon père fut mobilisé quelques semaines mais libéré fin 1955 car atteint*

par la limite d'âge (48 ans)». Dans chaque foyer le rite était le même : lorsqu'ils étaient de garde, après leur journée de travail, les hommes rentraient à la maison pour se changer et mettre l'uniforme militaire qu'ils conservaient chez eux.

Ensuite, ils rejoignaient le PC pour retrouver leurs collègues et récupérer leurs armes qu'ils rendaient à la fin de leur service. Il va sans dire qu'à chaque départ, une certaine angoisse étreignait la petite famille.



Debout de gauche à droite : Klifa (travaillait aux TRCFA) - X - François Fuster - avec les galons de caporal chef Toto » Martinez - avec la casquette François Ropéro - René Millet - au fond, avec les moustaches Eskinazi - Marcel Belmonte ? - Assis : X.



De gauche à droite : Paul Vasco assis sur son triporteur - X - Salinas - Auguste Bégard - André Lopez - Jean Plaza.

Une fois regroupés, les UT partaient vers leur lieu de mission en utilisant leurs propres moyens de locomotion. Certains étaient postés devant des bâtiments, comme le théâtre, mais la plupart se souviennent très bien d'avoir monté la garde au niveau du mirador situé au Vieux Saïda juste avant le pont routier qui franchit l'oued Saïda. Situé en dehors de la ville, il était dans une zone dangereuse. A proximité, les



Dans le désordre : Roubach - Partouche - Thoman - Garcia Eugène - Benque - François Fuster - Galiana.

falaises et la végétation qui l'entouraient constituaient autant d'endroits favorables pour l'ennemi. D'ailleurs c'est non loin de cette zone que les trains étaient sabotés et que certaines opérations militaires avaient permis de découvrir et d'arrêter dans une cache un groupe de rebelles.



De gauche à droite : Salvador Banos - Simon Crach - Eugène Grau - Antoine Zamora - Roger Bénichou - Paul Vasco - Michel Maîtrejean

envers nos vaillants UT et les saïdéens exprimaient chaleureusement ces sentiments lorsqu'ils avaient l'honneur de participer aux défilés militaires aux côtés des régiments traditionnels de notre secteur. Nombreux sont les saïdéens qui n'ont pas oublié cette période de notre histoire et qui sur le forum ont bien voulu nous raconter leurs souvenirs illustrés de quelques photos dont nous nous sommes inspirés.

Certains soirs, des fusillades de harcèlement faisaient craindre le pire aux familles des U.T. en poste. Curieusement, ce mirador existe toujours, plus d'un demi-siècle après notre départ !

Au sein des UT, l'esprit de corps fut renforcé par la chaleur des rapports humains, toujours si vivace chez nous autour d'apéros, de repas traditionnels que ne manquaient pas d'organiser nos réservistes, parfois même sur les lieux de garde où, familles et amis venaient dans la journée leur faire une visite amicale d'encouragement. Nous étions très fiers et reconnaissants



De garde devant le théâtre : M. Dominiguez, le papa de Solange Grosclaude

Le martinet par Robert Aznal

Paul D., sans le vouloir, m'a rappelé l'existence de cette boutique en face de chez nous, rue du 4 Septembre. Ce magasin était tenu par des Mozabites d'une extrême politesse, ce qui rendait ma mère encore plus méfiante. Pour ma part, j'étais ébloui par leur tenue toujours impeccable, surtout par leur couvre-chef de paille bariolé. Je me demandais comment ils arrivaient à gagner leur vie avec ce commerce. Nous les fréquentions très peu ! Ce n'était pas la poignée de julienne ou les deux ou trois caramels que j'achetais avec l'argent chapardé aux courses qui allait les enrichir. Ma mère s'y rendait dans un but bien précis : c'est là qu'elle se fournissait en martinet.

Elle n'allait pas chez Mas le droguiste, craignant que toute la ville soit au courant de nos châtimements corporels. Je peux



vous l'avouer maintenant car il y a prescription, après chaque correction, nous coupions à l'aide d'une lame Gillette des rondelles de lanières que nous ingurgitions pour faire disparaître notre forfait. Maman était toujours surprise de la mort prématurée de Mr Martinet. A l'époque où

nous vivions sous le même toit, Mr Martinet était presque mon ami. Avant de me rendre à l'école, je lui confiais mes projets : « aujourd'hui, je pique les crayons de couleur d'Yvonne, je coupe les cheveux à la poupée d'Hélène ; dans le placard, j'ai repéré la boîte de lait Nestlé, elle ne va pas faire long-feu, deux petits trous de chaque côté et hop l'affaire est dans le sac ». Ces secrets avaient valeur de rendez-vous.

Ce printemps, à la maison, nous avons refait une chambre et j'ai eu besoin de pinceaux. Ne voulant pas faire des kms, je me suis rendu à la quincaillerie du village. J'y vais rarement à cause des prix pratiqués. La façade date des années 1950. On y accède par une petite porte munie d'une clochette, découvrant au sol des lattes de bois musicales et au fond un minuscule comptoir envahi d'un bric à brac. Seul apparaît, comme un récif au milieu de ce capharnaüm, une calculatrice. J'y vais comme l'on va au musée, attiré par l'odeur de poussière et des produits chimiques. Mon regard fut attiré par une curieuse grappe suspendue au plafond par un fil de fer torsadé !! Des martinets !! La même anatomie que ceux de mon enfance. Je les croyais disparus à jamais, mis au rebut par les psychologues et autres éducateurs. Au fond de la boutique, je me surprends à adresser la parole à Mr Martinet : « aujourd'hui, je dis les quatre vérités au cousin Paul, je balance des pétards sur les chiens du voisin qui hurlent toute la nuit, je descends dans la rue avec une pancarte pour dire tout ce qui ne me plaît pas ». Avec ces grands yeux bleus, la droguiste me jette soudain un regard inquisiteur. "C'est pour votre chien, n'est-ce pas ?" Sa voix a impoliment brisé mon rêve. Au ton de la question, je devine qu'elle craint d'autres usages que sa morale réproche. Son sous-entendu m'amuse.

« Si vous le voulez, c'est 4,20 euros ».

C'était un matin de printemps, j'hésitais entre partir ou me fâcher.

La lessive et les boules de sapindus par Jean-Pierre



Dans ses souvenirs sur le stack, Gérard Agullo mentionne qu'il utilisait comme projectiles des boules de sapindus. Ces mots, m'ont aussitôt rappelé la corvée de la lessive telle que maman la faisait il y a plus de 60 ans.

Dans une famille qui comptait trois enfants et un papa effectuant des travaux très salissants, la lessive était une nécessité qui revenait régulièrement, d'autant plus que, chez nous, maman a toujours eu à cœur d'avoir un linge d'une parfaite propreté. C'était un travail rude. Je la revoie frottant, sur une planche gondolée, son linge qui trempait dans un demi-fût de bois. Si cette image est figée dans ma mémoire, elle reste toujours associée au fait que maman utilisait en plus du savon (de Marseille, comme il se doit), des pastilles de « bleu » et des boules de sapindus. Les premières lui permettaient d'obtenir pour son linge de maison une blancheur éclatante dont elle était particulièrement fière. Les secondes, des billes de un à deux cm de diamètre, étaient en général de couleur foncée tirant sur le marron et le noir. Maman disait qu'elles amélioraient le lavage du linge. Leur utilisation m'a toujours intrigué mais c'est seulement maintenant au soir de ma vie que j'ai voulu en savoir davantage sur elles.

Ces boules proviennent d'un arbre, le Sapindus (comprenant plusieurs espèces), également appelé « arbre à savon », très répandu en Asie mais aussi bien acclimaté dans divers pays comme chez nous en Algérie. Les fleurs, de couleur crème, forment de larges panicules au printemps. Les fruits sont



en grappes, chacun enveloppé d'une fine peau, sorte de bogue, qui brunit à maturité en automne. La coque contient une substance un peu collante, appelée saponine, qui opère comme du savon. Son efficacité n'est pas bien établie surtout pour le linge particulièrement souillé. Les boules de sapindus ont constitué un additif naturel pour les lessives pendant la guerre lors du rationnement de produits de première nécessité comme le savon.

Dernier détail, ces boules avaient la réputation d'être toxiques en cas d'ingestion, ce qui ne s'est pas vérifié pour moi, lorsqu'enfant échappant à la surveillance des adultes, j'avais, paraît-il, avalé l'une d'elle.

Le stack

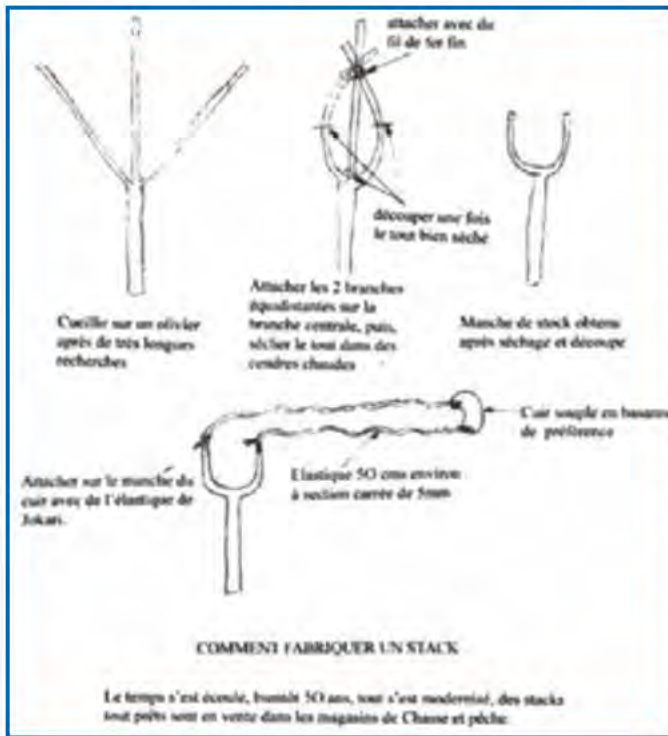
Le stack, ou estaque à la façon espagnole, c'était le nom que l'on donnait au lance-pierre dans la région de Saïda. Selon Amédée Moreno, dans son excellent ouvrage sur le parler des pieds-noirs, ce nom est une onomatopée correspondant au claquement du cuir frappant contre le manche du lance-pierres lors du lancement d'un projectile.



Le stack faisait partie de la panoplie des préadolescents dont la plupart le fabriquait. Il était constitué d'un manche que deux élastiques relient à un bout de cuir destiné à recevoir le

projectile. Le manche généralement en bois d'olivier, quelquefois de micocoulier faisait l'objet d'un soin particulier lors de sa fabrication : une branche se divisant en Y ou mieux en T faisait l'affaire ; les deux rameaux étaient reliés pour leur donner une courbure en U, puis passés à la flamme pour obtenir leur rigidité.

Les extrémités sectionnées, le manche, dont l'arrondi



le plus parfait faisait la fierté du possesseur, était prêt à recevoir les élastiques. Ces derniers, généralement de section carrée et de couleur grise, étaient achetés à la quincaillerie Lalet-Rivas-Valdenaire ou au bazar de Monsieur Banor, rue du 4 septembre. Un bout de cuir était généreusement offert par un cordonnier. L'ensemble réuni, le stack était prêt à fonctionner. Selon l'habileté du gamin, il pouvait être de belle facture comme celui que nous propose Charles Saez. Le projectile utilisé était le plus souvent une pierre de forme arrondie de préférence et de la taille d'une bille.

Le stack était destiné à la chasse aux petits oiseaux comme les moineaux, chardonnerets..., mais leur usage était très souvent détourné.

Pour certains, c'était une arme efficace au cours des « guerres des boutons » qui opposaient les bandes de quartiers, pour d'autres, c'était un moyen de tester son talent de tireur contre des cibles « innocentes » telles les isolateurs et ampoules des poteaux de l'EGA, entre autres.



Gérard Agullo et Daniel Freund en 1952

Dans ce domaine, quelques uns d'entre nous ont acquis une réelle réputation pour leur habileté et leur « palmarès ». Outre les dégâts matériels, le stack pouvait être dangereux lorsqu'il était utilisé contre un autre gamin. Aussi cette arme était plus ou moins interdite, d'abord par les parents qui n'hésitaient pas à les confisquer et les détruire, mais aussi par les policiers, gardes ou adultes victimes de dégâts.

De nos jours, du moins dans nos villes, les gamins n'utilisent plus cet objet, appelé ailleurs lance-pierre, tire-boulette, fronde ..., et pourtant il est possible d'en trouver dans certains petits commerces.

D'après les interventions de Gérard Agullo, Serge Andres, Daniel Freund, Robert Jesenberger, Ghislaine Lavigne-Molina, Marcel Martinez, Charles Saez et René Vincent, sur le forum

Rions un peu...

Ce devait être dans les années quarante ou bien cinquante, à Saïda, dans une petite maison de la rue Dombasle, vous savez, celle qui descendait depuis l'église. Antoinette se réveille pendant la nuit et constate que son mari, François n'est pas au lit. Elle enfle son peignoir et descend voir où il est. Elle le trouve dans la cuisine, assis devant une tasse de café. Il paraît bouleversé et fixe le mur. Elle le voit essuyer une larme pendant qu'il avale une gorgée de café.

- *Qu'est-ce qui ne va pas mon chéri ?* Questionne Antoinette
Le mari lève les yeux de son café et lui demande avec solennité :

- *Tu te souviens il y a 20 ans, quand on s'était donné rendez-vous ? Tu n'avais alors que 16 ans.*

- *Oui je m'en souviens* répond-elle.

Le mari fait une pause, les mots lui viennent difficilement :

- *Te souviens-tu que ton père nous avait surpris un soir, alors que nous fricotons sur la banquette arrière de ma traction ?*

- *Oui je m'en souviens* dit Antoinette en s'asseyant à ses côtés.

Le mari continue : *Te souviens-tu, quand il a pointé son fusil de chasse calibre 16 sur ma tempe et qu'il a dit : « Ou tu épouses ma fille, ou je t'envoie en tôle pour 20 ans pour détournement de mineure ».*

- *Je m'en souviens aussi* répond-elle doucement.

Il essuie une autre larme et dit :

- *J'aurais été libéré aujourd'hui !!!*

Douzième lettre: Autour de la Redoute.

par Sylvain Galiana

Dans le numéro 139 de mars 2017, nous avons publié un texte de Sylvain Galiana. Ce texte fait partie de souvenirs personnels écrits sous le titre « Les lettres de la Redoute » et dont certaines ont déjà fait l'objet de parution au début des années 2000 (cf n° 69 à 78).

Aujourd'hui, avec la 12ème lettre, Sylvain nous fait revivre des moments d'une époque qui nous semble tellement lointaine par le temps passé, mais tellement proche par la pensée.

Mis à part les endroits dont j'ai déjà parlé dans les précédentes lettres, il y en avait d'autres qui étaient les théâtres de nos jeux d'enfants. A commencer par Les Remparts eux-mêmes, larges de près d'un mètre en leur sommet, ils n'effrayaient nullement les intrépides et inconscients « Gavatchos » que nous étions.



Côté Monument aux Morts, les murs d'enceinte culminaient à quatre ou cinq mètres de hauteur, comme d'ailleurs, côté Tournant Dangereux ; mais ceci n'entravait guère notre courage car il nous arrivait d'y marcher, bien sûr, mais aussi d'y courir pour nous échapper ou poursuivre l'ennemi, les armes à la main ! A chaque angle de La Redoute, il y avait des « ouvrages à cornes », ces espèces d'emplacements qui devaient permettre, autrefois, l'installation d'une batterie de canons ; par leur ouverture plus large que celles des meurtrières, nous parvenions à nous faufiler, nous suspendre et nous laisser tomber sur un tas de débris. Je ne vous dis pas combien d'écorchures, de foulures et de dents cassées nous devions à ces exploits ! Et je ne vous parle pas des retours à la maison, lesquels se soldaient le plus souvent par une bonne raclée supplémentaire ... mais nullement dissuasive.

Côté Tournant Dangereux, nous allions moins souvent car l'espace était occupé par une poudrière, bâtiment de pierres, surmonté d'un dôme de terre, qui devait s'enfoncer dans les entrailles du fort ... Il y avait, là, tout près, des logements ; ceux des sous-officiers dont la tâche était de s'occuper du mess. Personnellement, je m'y rendais lorsque nous allions, avec mes parents, visiter les familles qui s'étaient succédées : les Bouyet, les Falconis ou celle de nos cousins : les André. Tous deux perrégaulois ; lui, c'était René ; elle, Denise ; comme ils n'avaient pas d'enfants, il arrivait que l'un de nous trois, Danielle, Roselyne ou moi, aille leur tenir compagnie. Lorsque mes parents rejoignirent Tlemcen, les André occupèrent un autre logement derrière le Monument aux Morts ; ils m'y invitaient quelquefois et je me souviens que Denise m'avait donné une jolie veste que son mari avait achetée en Indochine mais qui ne lui allait plus.



C'est celle que je portais souvent dans mes apparitions sur la scène du « Petit Théâtre » de la MJC. René avait été prisonnier de guerre durant la seconde guerre mondiale et avait participé aux campagnes de décolonisation.

En revanche, côté Monument aux morts, la bande de la Porte de Mascara (les français) affrontait celle de la Porte de Tiarret (les arabes) à coups de stacks ou à coups de poings et là encore, estafilades, bosses (tchitchotés), vêtements en lambeaux et yeux au beurre noir n'étaient pas rares ! D'où nouvelles raclées et punitions en tous genres qui ponctuaient, également, les essais et les courses des « Carricos » de notre fabrication. C'est dans ce « no man's land », envahi d'herbes folles, sous les remparts, que je reçus ma première blessure de guerre. Alors qu'on se battait comme des chiffonniers, un petit arabe du voisinage (il s'appelait Tabiti, je crois) qui me faisait face sortit soudain une lame de rasoir dont le premier coup m'atteignit au poignet. Le sang gicla, ce qui eut pour effet immédiat de faire fuir nos agresseurs. Un mouchoir crasseux eut tôt fait d'interrompre l'hémorragie mais un soupçon de cicatrice subsiste encore. De ce côté des remparts, il y avait une rue montante qui passait devant chez François O. puis devant le mess des sous-officiers. Là, un attentat perpétré par un terroriste, à l'occasion d'un bal donné sous les remparts, fut autrement plus dramatique ... Cette même petite rue montante devenait piste, un peu plus haut, pour rejoindre ce fameux chemin qui conduisait au cimetière juif, en passant par la Maison des petites-sœurs. Comment les appelait-on aussi ? Les petites sœurs bleues ou les petites sœurs de la charité ? On les voyait souvent passer devant l'hôpital soit à pied et par deux, soit toute seule mais à bicyclette. Elles venaient visiter les malades ou passaient par là pour aller au marché.

**de Gabali, ancien peuple du Gévaudan, pays couvert de montagnes, pays dont le peuple allait chercher à gagner de l'argent ailleurs, comme en Espagne, par exemple. Ils y étaient appelés « Gavatchos », sobriquet resté aux français qui travaillent aux ouvrages pénibles. Par extension, français d'Espagne, du Mexique ou d'Afrique du Nord.*

La Jupe bleue.

Un jeudi après-midi de fin d'automne, alors que nous jouions aux billes ou aux noyaux avec les copains, tout d'un coup, on resta interdits de stupeur. Une vision enchanteuse nous fit stopper net nos parties : une créature de rêve franchissait la Porte de Mascara. Belle brune aux cheveux courts, elle portait un chemisier blanc, immaculé, au-dessus d'une longue jupe bleue et, de sa démarche de reine, elle poursuivit son chemin vers la Porte de Tiarret. Où allait-elle ? À La piscine ? Au cimetière ? Intrigués, d'un commun accord tacite, on cessa nos jeux, puis, comme aimantés par cette apparition féérique, on se mit à suivre cette divine personne. Nous la connaissions, bien sûr ... Tout le monde se connaissait à Saïda ... Mais, elle, en plus, elle venait d'Oran, donc toute enveloppée de mystère ! Et puis, elle enseignait au Cours Complémentaire.



En partant du premier quart gauche de la photo, on peut suivre le trajet de la jupe bleue : une fois la porte de Tiaret franchie, elle passe devant la caserne, la dépasse, ne tourne ni à gauche ni à droite, va tout droit, vers la ferme qui se trouve au milieu, sur la partie supérieure de la photo. Elle va tout droit encore pour se diriger vers l'échancrure des falaises

On la suivit ; elle ne bifurqua pas vers la piscine... Elle ne tourna pas à gauche, vers le cimetière catholique ; pas non plus, à droite, vers le cimetière juif ! Mais, où allait-elle donc ? Toujours à sa suite, on laissait tout de même assez de distance, afin de ne pas se faire repérer. Notre sirène continua tout droit, vers la ferme David, la jupe frémissante sous la brise légère, sans se presser, comme si elle savourait sa promenade champêtre. Nous, toujours derrière, on fit un grand détour sans la perdre des yeux. Elle dépassa la ferme mais ne s'y arrêta pas. Bon sang ! Mais, elle n'allait pas se diriger vers les gorges du Vieux Saïda, quand même ? Ben, oui !

Voyant cela, pour ne pas être à découvert, nous, on grimpa sur la falaise, un peu plus à l'est et là, une fois en haut, on se posta. Et alors, là, qu'est-ce qu'on vit ? On vit qu'un monsieur l'attendait, un monsieur marié qui n'avait rien à faire en cet endroit ... Bien sûr qu'on le connaissait, lui aussi, mais hélas, à vous je ne dévoilerai rien ! C'est... Dommaaage, hein ? Mais, qu'est-ce que vous voulez ? je ne peux pas balancer ... Ce n'est pas dans ma nature ! Néanmoins, pour finir, je dois dire sincèrement qu'il ne s'est rien passé entre ces deux personnes. C'était un rendez-vous galant, certes, mais tout à fait platonique. A cette époque, voyez-vous, il était mal vu qu'un homme marié ou pas et qu'une jeune fille bien élevée (ou pas) puissent avoir quelque inclination l'un pour l'autre et se parler longuement et ouvertement ; il fallait donc le faire secrètement. Ce qui n'est plus trop le cas, de nos jours. D'un autre côté, j'essaie de comprendre le pourquoi de notre filature : qu'est-ce que l'on cherchait ? La jupe bleue nous avait-elle jeté un sort ? Avait-elle répandu dans son sillage un parfum enivrant ? Avions-nous été entraînés par un camarade plus âgé ? Nul ne le saura jamais.

Moulay.

Dans la cour des Selva et des Tayar, près de la Porte de Tiaret, j'avais un camarade musulman avec qui je sympathisais : il s'appelait Abdelkader Moulay. Il était un peu plus vieux que moi mais nous avons été condisciples au Cour Complémentaire, peut-être en cinquième.

Beau garçon au teint blanc, il était toujours habillé correctement et à l'européenne. Je dirais qu'il avait une certaine « classe » par rapport à ses coreligionnaires qui souvent gardaient les habitudes vestimentaires des indigènes, c'est-à-dire, chéchia et sarouel. Lui, Kader, pouvait même passer pour un « roumi » ; bien sûr, il était de toutes nos virées, escapades et coups pendables, comme les fois où nous allions sous le pont, près de la piscine, pour nous mettre en maillot, entrer frauduleusement dans l'enceinte de cette dernière et nous



Titou Martinez - Luc Ronceau - Sylvain Galiana

baigner... Eh, oui, mes amis, nous n'avions pas toujours les moyens de nous payer l'entrée et encore moins le bain. Il devait être aussi de ce coup, puisé une nouvelle fois dans mes Lettres de la Redoute : Alors qu'on jouait à la guéguerre derrière les tumulus de terre, en face du stade de la légion, arriva l'anecdote suivante :

« ... Mais auparavant, ce site fut le décor d'un western d'un genre nouveau ; en effet, à la suite de je ne sais quel méfait, toute notre bande de la Redoute fut poursuivie par un « fellah » enturbanné, vociférant des injures en arabe et brandissant sa matraque. Il nous courut après jusqu'au Vieux-Saïda, entre les falaises que nous longions à gauche et la piscine puis le cimetière que nous dépassions à droite, jusqu'à ce que nous parvinmes à nous planquer, tout suants et tout essoufflés, dans les lauriers-roses près du ruisseau. Mais là, encore, il était dit que ce jour-là, nous n'en avons pas fini d'être terrorisés... car à peine débarrassés du fou furieux, voilà qu'apparut un énorme serpent vert, sans doute une grosse couleuvre, qui nous fit sauter le ruisseau dans un frisson d'épouvante folle ! ».

Doté d'une adresse incomparable, Kader était, avec son stack, un excellent chasseur d'oiseaux ; ainsi, nos parties de chasse sous les platanes de la route de Tiaret étaient toujours fructueuses. Ces parages, depuis la piscine jusqu'à la Colonne Lamoricière, nous étaient très familières. Non seulement, nous y chassions mais nous nous grisions aussi de vitesse lorsque nous descendions la pente sur nos vélos ou nos « carricos ». C'est là aussi que se trouvaient des jujubiers sauvages sur lesquels on cueillait les fruits de nos « quatre heures ».

Dans les dernières années de notre présence en Algérie, Kader disparut de ma vie et de celle du quartier. Avait-il, comme d'autres, rejoint la rébellion ? Avait-il déménagé ? Jamais, je ne le revis. Pourtant, un jour à l'aube de ma retraite, par l'intermédiaire du premier site de Saïda Nostalgie, fondé par Hubert, je lus un message de Kader qui demandait de mes nouvelles... Même chose avec l'un de mes anciens élèves de l'école Jonnart ... Il n'y eut nulle réponse de ma part.

Cercle Algérianiste

Le recueil édité, il y a maintenant douze mois, en hommage des Appelés à Saïda connaît un véritable succès. De nombreuses lettres de remerciements nous sont adressées par des lecteurs, acteurs de cette douloureuse période de notre histoire, mais aussi par des personnes qui ont en pris connaissance grâce à notre « fameux » téléphone. Nous rappelons à nos adhérents, détenteurs de cet ouvrage, qu'il est important qu'ils en parlent autour d'eux, qu'ils n'hésitent pas à le « prêter » au besoin pour une consultation.

Il en reste quelques exemplaires qui pourraient faire des heureux !

Dans son supplément n° 156 des Actualités de l'Algérianiste est paru l'article ci-dessous :

Les appelés à Saïda

L'Amicale des saïdéens, présidée par notre ami Alain Crach et dont le président d'honneur est un fervent Algérianiste lui aussi, Louis Baylé a pris une belle initiative, celle de rendre hommage aux appelés venus servir pendant la guerre d'Algérie à Saïda et dans sa région, en publiant un numéro spécial de l'Écho de Saïda intitulé :

« *En hommage aux Appelés à Saïda et sa région* »

Sur 84 pages, ce ne sont pas moins d'une vingtaine de témoignages qui ont été ainsi recueillis et qui permettent de restituer un pan d'histoire de Saïda durant la guerre d'Algérie.

Heureuse démarche qui montre que les Pieds-Noirs n'exploitaient pas, comme a voulu le faire croire une certaine propagande, les appelés et ne leur étaient pas hostiles.

Bravo à l'Amicale de Saïda pour ce beau travail !



Nous remercions nos amis Algérianistes et à notre tour de présenter à nos lecteurs l'affiche et le programme du 41^{ème} Congrès national du Cercle algérianiste qui doit se dérouler du 3 au 5 novembre au Palais des Congrès à Hyères Les Palmiers où l'équipe varoise avait organisé le Rassemblement national de notre Amicale en 2001 ! Seize années déjà, mais les souvenirs sont toujours présents.

Et pour celles et ceux qui ne peuvent pas se déplacer à Hyères, nous vous recommandons l'exposition organisée par le cercle, du 12 septembre 2017 au 15 août 2018, au Centre de Documentation des Français d'Algérie à Perpignan, sur les « Gens d'Algérie Française 1900-1960 ».



Programme du Congrès

Outre la proclamation des prix littéraires Jean Pomier et des prix universitaires 2016 et 2017, vous pourrez assister au cours des journées des 4 et 5 novembre à :

- **des extraits de films d'archives** : Lettres d'un Français d'Algérie, Écoliers en Algérie, 1962...Exode, « *Une conscience dans la tempête* : Hélié de Saint Marc, témoin du siècle », réalisée par Marcela Feraru.

- **La pièce de théâtre** : « *Le fils du Soleil* », témoignage d'hommes et de femmes qui ont traversé la guerre d'Algérie, par la Compagnie des Nuages dans la Tête.

- **Une table ronde** sur le thème de « *la colonisation de l'Algérie : crime contre l'humanité* », animée par le journaliste Guillaume Zeller avec les historiens Olivier Dard de l'Université Paris IV, Guy Pervillé de l'Université de Toulouse et Michel Renard directeur éditorial du site Études Coloniales, fondé avec Daniel Lefevre.

- **Les entretiens** avec Arnaud Folch, directeur délégué de la rédaction de Valeurs Actuelles sur le thème : « *Les Pieds-Noirs intéressent-ils encore les médias ?* », Philippe Bilger, magistrat honoraire, président de l'Institut de la parole, André Bercoff, journaliste, écrivain, ancien directeur de la rédaction de « France Soir », sur le thème : « *La repentance est-elle devenue le ressort de la culture politique occidentale ?* ».

Nous invitons fortement les adhérents de la région du Var, mais pas seulement, à participer à cette manifestation. Vous pouvez vous procurer le bulletin d'inscription sur <http://www.cerclealgerianiste.fr>

Attention : date limite d'inscription le 25 octobre 2017 et l'inscription est obligatoire pour accéder à la salle de congrès.



**LA FONDATION POUR LA RECHERCHE HISTORIQUE SUR L'ALGÉRIE
LE CONSERVATOIRE NATIONAL DE LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS D'AFRIQUE DU NORD**



“ Montrer aux Français d'aujourd'hui qui l'ignorent, à ceux de demain qui pourraient ne pas le lire dans les manuels d'histoire, l'Algérie telle qu'elle fut, telle qu'elle était hier, celle que ses soldats, ces pieds-noirs ont bâtie sans contrainte, avec des erreurs parfois, des retouches souvent, mais avec amour dans la fraternisation...”
(Bachaga Boualem)



“J'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis, et je n'ai jamais séparé dans mon amitié aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient. Bien que j'aie connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas, elle est restée pour moi la terre du bonheur, de l'énergie et de la création.”
(Albert Camus)

Au début des années 1980 s'est posée la question de la reconnaissance de la présence de la France en Algérie. Pendant plus de trois décennies, les engagements pris par les pouvoirs publics à l'égard des rapatriés d'Algérie sont non respectés, niés, détournés, instrumentalisés et donc non suivis d'effet. C'est pourquoi, seule une initiative privée portée par le Centre de documentation historique sur l'Algérie et l'Afrique du nord, association reconnue d'utilité publique, est en mesure de dépasser les blocages du fait de son implication, de sa volonté et de sa rigueur. Cette initiative prend de plus tout son sens depuis l'abandon définitif du projet de mémorial qui devait être érigé par la ville de Marseille en partenariat avec l'Etat.

Le CDHA se devait donc de reprendre le flambeau. Il a fait en sorte que le Conservatoire National de la mémoire s'installe à Aix en Provence.

Depuis sa création en 1974, le CDHA a mené une action systématique de collecte... Il était temps de rappeler et d'illustrer la réalité de la présence française en Afrique du nord et surtout souligner qu'elle a constitué une aventure humaine et un fait sociologique et culturel, particulièrement singulier. Le moment était également venu de se préoccuper de préserver cette mémoire de la vie des personnes et des lieux liée à cette présence, de manière à pouvoir répondre au besoin de transmission qui s'exprime et qui s'exprimera de plus en plus.

C'est pour éviter l'oubli, voire le déni de cette présence humaine, qui aujourd'hui fait l'objet des interprétations les plus fantaisistes et affligeantes, imprégnées de certitudes et de conformisme que l'idée du Conservatoire national de la mémoire des Français d'Afrique du Nord s'est imposée.

L'œuvre de la présence française doit être reconnue dans toutes ses composantes, dans toutes ses traductions, telle que la vivait les habitants, afin d'éviter les jugements sans appels sur cette époque, souvent fondés sur une vision anachronique décalée et partisane de ces 130 ans.

Témoigner sur la vie des personnes en Afrique du nord en s'appuyant sur les vécus personnels, recueillant les modes de vie en s'attachant aux relations dans cette société particulière est une ambition nécessaire, réaliste et qui doit être poursuivie avec rigueur et humilité. S'il existe un parti pris c'est celui de recueillir un matériau important, peu

connu, divers, le préserver et le travailler pour qu'il soit mis à disposition de différents publics, notamment les familles pour leurs recherches personnelles, les communautés universitaires, littéraires artistiques et scientifiques, pour leurs recherches, leurs travaux et leurs écrits. De même le Conservatoire s'ouvrira aux groupes (scolaires, associations, amicales...) en fournissant des bases de réflexion d'animation et d'expression

Cette démarche sera singulièrement utile pour les enfants et petits-enfants des pieds-noirs et des harkis.

Le fonctionnement du Conservatoire national de la mémoire s'articulera autour de trois piliers :

- Un fonds documentaire.
- Un centre d'archives privées.
- Un centre dépositaire des témoignages de personnes permettant une appréciation de la vie, des comportements, des relations favorisant une lecture n'excluant pas la composante affective, de ces histoires individuelles à partir de la parole et du souvenir.

Ces trois piliers permettront de valoriser un actif mémoriel unique en donnant les moyens de le faire connaître en l'ouvrant au plus grand nombre par l'assistance de documentalistes et l'utilisation d'internet. Le Conservatoire national doit devenir le lieu de mémoire, le lieu d'expression d'une réalité telle qu'elle a été vécue et le moyen de compréhension forgeant la continuité historique marquée par la présence de la France en Algérie.

Pour servir ces objectifs et ces ambitions, le Conservatoire national de la mémoire doit disposer d'installations adaptées. Pour répondre à ce besoin de double fonctionnalité, conservation et accueil, un bâtiment sera édifié sur un terrain propriété de la ville d'Aix en Provence, mis à disposition par bail emphytéotique et qui est contigu à l'actuelle installation du CDHA. Pour être mené à bien ce projet de 4,9 M€ fait d'ores et déjà l'objet de l'implication de particuliers et de mécènes qui en assureront 35 à 40% du financement et nécessite un partenariat institutionnel impliquant les collectivités locales et les instances nationales.

Ce texte a été rédigé à partir d'informations recueillies sur des documents édités par le C.D.H.A.

Les rapatriés

par Robert Jesenberger



Pour les moins jeunes, il n'est pas utile de présenter Robert Jesenberger et ... pour les plus jeunes, il faut se reporter aux pages qui lui ont été consacrées dans notre numéro 103 de juin 2005.

Enseignant de profession, Robert aime écrire. Ainsi tous ses articles écrits en 1960 et 1961 durant son activité de correspondant régional de l'Écho d'Oran à Saïda, ont paru dans la brochure « **Chroniques Saïdiennes** » éditée en 2004. Il est également l'auteur de « **Portraits et itinéraires d'émigrés** », un livre de 220 pages, destiné à ses enfants et petits-enfants, en hommage à ses ancêtres, à nos ancêtres qui ont construit l'Algérie.

Toujours en quête de rétablir la vérité et prompt à répondre à ceux qui la cachent ou la détournent, il participe activement au Forum privé de notre Amicale dont est tiré le texte ci-dessous.

Plus d'un million de rapatriés en quelques mois. La France était en vacances et les journalistes aux abonnés absents. Rien n'avait été prévu pour les accueillir et les documents que je vais essayer de vous transmettre vous montreront que le souci premier du chef de l'Etat n'était pas de se préoccuper de ces « nantis » étiquette dont on nous avait affublé depuis des décennies. « *Vous croyez qu'ils accepteront de loger dans des H.L.M.* », s'esclaffait celui qui ne prenait pas la mesure de cet exode.

En 1870 la solidarité nationale avait jouée, malgré la défaite. Qui ne se souvient de les avoir vus, au sortir de la gare, passer par nos rues en longues files : les hommes, la démarche lourde, les bras ballants, l'air embarrassé et bon enfant tout ensemble, les femmes, reconnaissables à leurs grands cheveux blonds, avec leur large coiffure noire en forme de papillon et la petite jupe courte de pays, traînant par la main toute une troupe de bambins joufflus ? La foule s'arrêtait sur leur passage, saisie d'un attendrissement respectueux.

« *Des émigrants* » ! murmurait-on, et c'était à qui leur ferait fête, ouvrirait sa bourse et sa main. Pauvres et braves gens ! On leur avait dit que tout était fini, que l'Alsace, que la Lorraine, n'étaient plus françaises, que pour elles désormais l'invasion durerait toujours, qu'il fallait en toute hâte fuir, émigrer, quitter le vieux foyer, le clocher, le village, tous ces lieux pleins de souvenirs, ou se résigner à être Prussien et, simplement, étouffant leurs regrets ils étaient partis. Beaucoup avaient été ruinés, ne possédaient plus rien (Revue des deux mondes L. Louis-Lande).

C'était un déchirement pour ces déracinés qui étaient les ancêtres de ceux qui quatre vingt douze ans plus tard furent à nouveau arrachés à leur terre natale, le vent de l'Histoire avait tourné et soufflé dans l'autre sens.

Cela ne vous rappelle rien ? Remplacer les mots « gare, blonds, Alsace, Lorraine, Prussien » par respectivement « port, noirs (ils étaient plus nombreux chez nous), Algérie et Algérien » et vous rajeunirez de plus de cinquante ans, avec vos valises à la main et un canari qui chante son désespoir dans une cage où il est secoué depuis vingt quatre heures. Avec une différence toutefois, nos compatriotes métropolitains n'étaient pas préparés à nous recevoir, à nous tendre leur main et leur bourse, l'Etat non plus !

Pourtant, la France était ruinée par le désastre de 1870 et la solidarité nationale devait jouer. Celle de 1962, qui éclatait de santé, allait être soulagée des dépenses de la guerre - plus d'un milliard de francs par jour, disait-on, que nous menions depuis huit ans, mais ignorait le désarroi de ceux qu'elle considérait comme des nantis ou des profiteurs.

J'exagère direz-vous, et bien non, je pourrais vous faire quelques confidences sur le fonctionnement de la solidarité de l'Etat.

L'allocation dite de subsistance -c'était son nom, quelle élégance !- mise en place devait nous permettre de subvenir à nos besoins vitaux seulement, de survivre avec nos familles,

au milieu de quelques valises. Il est vrai qu'avec le temps, et ce ne fut pas long, chacun put se faire une idée des qualités de notre communauté victime de clichés et caricatures tenaces.

J'avais trouvé il y a quelques années un texte décrivant l'arrivée en 1870 des Alsaciens Lorrains en France.

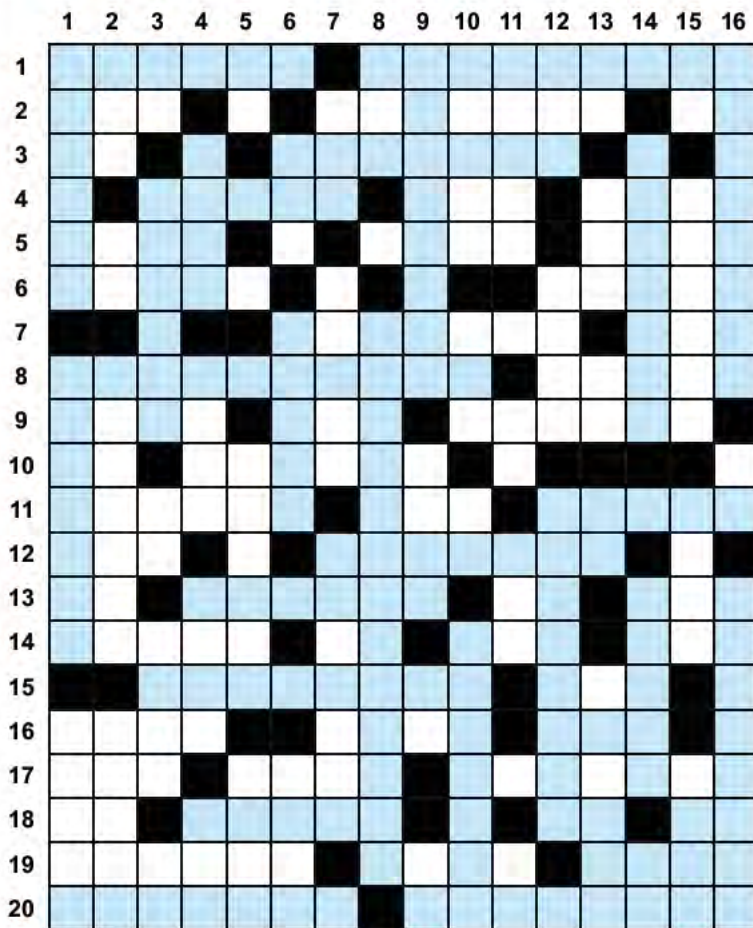
Quel contraste avec l'accueil des Français d'Algérie. De même l'attitude à notre égard avait été décrit par le ministre de l'information de l'époque qui s'entretenait, après chaque conseil, avec le chef de l'Etat. Je pensais, à un moment où l'on recherche à décrire la Vérité sur les conditions de notre exode, qu'il était important que chacun sur le forum puisse prendre connaissance de ces textes qu'ils ne connaissaient peut être pas afin de les relayer quand l'occasion se présenterait. Cela fait partie du devoir de mémoire que nous devons à nos anciens. Il faut le faire avec tact en présentant des documents irréfutables. L'opinion a beaucoup changé à notre égard.

Je vous livre un document de **Germaine Tillion** et de l'excellente historienne **Jeanine Verdès-Leroux**.

Germaine Tillion, ethnographe, avait décrit la composition de cette population : 1.042.409 minoritaires: « *Des vrais colons, il y en a 12000 environ, dont 300 sont riches et une dizaine extrêmement riches (vraisemblablement plus riches à eux dix que tous les autres ensemble). Avec leurs familles les 12000 colons constituent une population d'environ 45000 personnes. Les autres «colons» -un million d'êtres humains - sont des ouvriers spécialisés, des fonctionnaires, des employés, des chauffeurs de taxis, des garagistes, des chefs de gare, des infirmières, des médecins, des enseignants, des standardistes, des manœuvres, des ingénieurs, des commerçants, des chefs d'entreprises* ». Elle a souvent revendiqué, souligne **Jean Lacouture** dans l'ouvrage qu'il lui consacre, une fraternité intellectuelle et éthique avec l'auteur de La Peste. Elle a déclaré que, comme elle, « *Camus voulait sauver les Algériens sans que, pour autant, on tue le million de Français qui vivaient là-bas* ».

Madame Verdès-Leroux dans son excellent ouvrage: « Les Français d'Algérie » écrivait que: « *la méconnaissance que les Français d'ici ont montrée à l'égard des Français d'Algérie, l'insensibilité à leur sort voire l'hostilité ouverte m'ont semblé d'autant plus énigmatiques au début de cette recherche que je «croyais», l'ayant très souvent lu -ce qui montre la force de l'erreur - qu'il y avait eu un consensus national autour du refus de sécession lors de la guerre d'Algérie, ou du moins une large majorité. Il me semblait logique que l'approbation donnée au statut de l'Algérie française impliquât de la sympathie ou, au minimum de l'intérêt pour la population française; or on ne trouvait rien de tel* ».

C'est de l'Histoire écrite par de véritables historiens et non par ceux qui, de parti pris, nous ont toujours méprisés. Pour eux la guerre d'Algérie est un fonds de commerce qu'ils exploitent en occultant notre part de vérité et de souffrances.



Verticalement

1 -Faute de ces passereaux on mange des Merles. - Palmipèdes chassés lorsqu'ils sont sauvages. -Plante dont on fume les feuilles séchées. 2 -Trois romain. -Participe passé de pouvoir. -Donnait du mouvement, de la vie. - Vida sa vessie. 3 -Initiales d'une star française. -Contrairement à son cousin domestique, il a de longues oreilles. -Élément de squelette. -Fleuret, rapière. -Précède git dans une épitaphe. 4 -Femelle de l'animal aux longues oreilles à trouver en V3. -Il régnait sur la Russie. -Permettent d'ouvrir les serrures. -Brin long et fin. 5 -Monstre sympathique du cinéma. -Taïre, camoufler. -Permettait de régler un différent sur le pré. 6 -Oiseau bavard blanc et noir. -Arme de chasse. -Sortie jour de vote. 7 -Saint espagnol. -Distinguée, qui a de la classe. -Crime. 8 -Durillon, induration. -Passereaux aux vives couleurs chassés par les jeunes ados. 9 -Oiseaux au plumage gris et au chant mélodieux, plumés dans une chanson. -Verbe être à la première personne. -Paresseux arboricole. -Coule en Sibérie. 10 -Parties métalliques d'un couteau, d'un rasoir. -Est-Sud-Est. -Pronom personnel indéfini. -Petit sac transportant le casse-croute du chasseur. 11 -Végétal haut. -La sienne. -Liquide vital. -Phonétiquement assez. 12 -Refuse d'admettre. -Déserts de dunes de sable. -Antilopes légères et gracieuses. 13 -Protège le doigt de la couturière. -Bruit mais aussi résidu de la mouture du blé. -Moitié de rose. -Article contracté. -S'oppose à militaires. 14 - Sac pour transporter le gibier. -Calibre d'arme de chasse. -Le plus fort à la bataille. 15 -Article d'importation. -Envie de vomir. -Gardien de but. -Liée, lisse. 16 -Porc sauvage. -La mienne. -Échassier au corps lourd et à fortes pattes, à long cou et à bec court

Horizontalement

1 -Ensemble des animaux chassés. -Ces oiseaux étaient chassés à la fin des moissons, de nuit, sans autres accessoires qu'une lampe à carbure, une cloche et des sacs. 2 -Relevé d'identité bancaire. -Ouvrier, employé. -Note du chef. 3 -Deux romain. -Le plus grand de la famille des pigeons. 4 -Mammifère rongeur qui vit dans un clapier. -Unité d'Enseignement et de Recherche. -Circule dans nos veines. 5 -Portent les graines au sommet des tiges de blé. -Met sur une balance. -Epreuve après l'écrit. 6 -Fortes transpirations. -Lassitude, embarras, problème. 7 -Il distribue le courrier. -Ville et baie du Japon. 8 -Munitions d'armes. -Equiper un bateau. 9 -Bêtes bêtes. -La mer des anglais. -Centrifuge pour éliminer l'eau. 10 -Conjonction de coordination négative. -Alliages de fer et carbone. 11 -Indifférent aux principes de la morale, libertaire. -Ensemble de deux êtres liés. -Oiseau sauvage et grégaire à l'origine de beaux tableaux de chasse. 12 -Très court. -Passereau chassé par les jeunes ados. 13 -Finit tous les jours de la semaine sauf le dimanche. -Indispensables pour traquer le gibier et le rapporter une fois abattu. -Deux lettres pour dire du début à la fin. -Saint portugais. 14 -Monument funéraire. -Premier impair. -Dépouille, Changement de peau. - Choisi par vote. 15 -Perdrix de l'année. -Chaîne de télévision filiale de TF1. 16 -Occis, butés. -Classements, choix. -...Taylor ? 17 -100 m2. -Opposée à molle. -Il s'occupe de l'élevage des animaux. 18 -Préfixe latin indiquant le redoublement, la répétition, la réciprocité. -Petit carnivore utilisé pour chasser les lapins. -Permet de rêver. -Notre Dame. 19 -Le contraire de récent. -Carte espagnole correspondant au valet. - Femelle du porc sauvage. 20 -Petits oiseaux voisins de la perdrix. -Petits échassiers dont le nom caractérise une femme sotté.

SOLUTIONS DU N° 140

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
1	C	A	R	R	I	C	O		B	A	I	G	N	E	U	R
2	O	B	E	I		O	S		A	I	L		O	T		
3	R	A	I	D		U	S		L	E	P	Y	T		B	
4	D	I	N	E	T	T	E		L	A		R	A	I	D	I
5	E	S	S	I	L	I	O	N		O	U	R	A	L		
6	A	S	E		O	C	E	A	N		L	U	X	E	L	
7	S	E	S		A	T				P				B	L	E
8	A		T	A	L	C	S				C	O	W	B	O	Y
9	U	N	O		E	H		O	M		R	E	P	U	S	
10	T	O	U	R	D	E	F	R	A	N	C	E		L	E	S
11	E	E	P	E		C	E		R	A		K		E	S	T
12	R	U	I		C	A	R	T	E	S			J	T		E
13		D	E		R	C	A		L	E	G	O		T	P	
14	C		S	P	A	H	I		L		C	R	E	A	M	
15	E	M			M	E	T	I	E	R	S		O	S	L	O
16	R	E	G					L		E	T				O	R
17	C	H	I	N	C	H	A	L	A	F	A	V	A		M	P
18	E		T	U	L	A	S				C	R	E	V	A	I
19	A	U		E	O		I			J	O	K	A	R	I	O
20	U	N	D	E	U	X	T	R	O	I	S	C	A	N	O	N

DÉCÈS



Catalina Martzoff née Zamora le 21 novembre 1925 à Saïda. décédée le 17 juin 2017 à l'âge de 91 ans. De la part de son fils Camille Martzoff et de son épouse Valérie, ses petits-enfants, son arrière-petite-fille et de toute sa famille. 26000 Valence.

Catalina était l'épouse de Georges Martzoff de la Pape-terie d'Aïn-El-Hadjar.

Eric Gonzales, décédé le 02 juillet 2017 à l'âge de 53 ans. De la part de sa maman Gilberte Gonzales-Fuentes et de ses deux frères, Michel et Jean-Luc. 64150 Mourenx.

Jeanine Elise Varlanoff, épouse Skollik, née le 11 février 1929 à Saïda, décédée le 10 juillet 2017. De la part de ses filles Nicole et Christine qui rappellent le décès de leur papa Arno Johannes Skollik le 07 juillet 2000. 33000 Bordeaux.

Francis Asensio décédé le 28 juillet 2017 à l'âge de 81 ans. De la part de son épouse Chantal, ses filles Virginie et Angélique, ses petits-enfants Faustine et Victor, ses frères et sœurs Vivivane, Louis, Céline, Marie et Denise. 70180 Dampierre sur Salon.



Marie-Jeanne Giménez née Roquemora décédée le 28 juillet 2017 dans sa cent troisième année. De la part de sa nièce Hélène Giménez Veuve Alberto et de toute sa famille. 34980 Saint Gély du Fesc.

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.

NAISSANCES

Pierre et Alexandra Rovere-Mullor sont heureux de vous faire part de la naissance de leur premier arrière-petit-fils, **Paul**, le 17 mai 2017 au foyer de leur petit-fils Pierrick et Agathe Guyader

Sylvain Galiana est heureux de vous annoncer la naissance de sa première arrière-petite-fille, **Louison**, le 24 juin 2017 au foyer de sa petite-fille Marion et de son compagnon Alex.

Athénaïs est née le 20 juillet 2017 au foyer de Sabrina et Romain, petite-fille d'Annie Knapp-Rossello et arrière-petite-fille de Colette et Lucien Knapp.

Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens et à leur famille.

ANNIVERSAIRE

Le 3 février 2017 notre maman **Marguerite Allène-Lauribe** a fêté 100ans...

Enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, cousins, étaient invités pour cette occasion. Beaucoup ont pu être là, beaucoup n'ont pas pu venir... Mais, nous étions tout de même 145 pour l'accueillir avec une haie de roses et célébrer autour d'elle cet événement...



Maman était très heureuse de cette surprise. Elle a chanté, soufflé ses bougies, fait la fête jusque tard dans la nuit, oubliant et nous faisant oublier son grand âge.

Quelques mots sur sa vie : née à Oran, c'est la mutation de son papa, militaire de carrière, qui lui a permis d'arriver à Saïda, où elle a habité à la caserne de la Redoute et a fréquenté l'Ecole du Square Flinois.. C'est par l'intermédiaire de Simone Allène, sa compagne de classe, qu'elle a rencontré Paul.... Mariage à Saïda en 1937, naissance de 5 enfants, 17 petits-enfants et 37 arrière-petits enfants...

Une vie bien remplie

A l'école Felix Faure, sous la direction de papa, elle a la responsabilité de la classe maternelle.

Puis, à la fermeture de l'Ecole, à la suite de ses parents, elle prend, avec papa, la direction du magasin « Art et Broderie »....

En 1962, c'est l'heure du grand départ pour la France...

Béziers d'abord, puis à la retraite, installation à Blagnac près de chez nous...



Maintenant et depuis une dizaine d'années elle est à la maison ...

Sa mémoire étant encore très bonne, elle lit avec beaucoup de plaisir et avec une certaine nostalgie, l'Echo de Saïda, qui lui rappelle plein de bons souvenirs...

Marie-Claire Genolini-Allène